



LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Demeuré seul, le vieillard alla s'asseoir sur son escabeau, et là, mille pensées contraires se heurtèrent dans son cerveau affaibli. Il songeait en tremblant au scandale qui résulterait des événements de la nuit; puis il voulait aller trouver le fils du duc, lui confesser tout et exiger réparation; il espérait par moment que l'amour de ce jeune homme l'emporterait sur tous les obstacles qui l'effrayaient, et qu'Alice deviendrait sa femme; et bientôt le souvenir du vieux duc se dressait devant lui, et il se disait que tout l'orgueil de ce vieillard se soulèverait d'indignation à l'idée qu'une fille sans nom, qu'une fille illégitime voulait entrer dans sa noble et ancienne famille.

—Que faire? murmura-t-il enfin: courber la tête, se taire et pleurer! ne pas se venger quand le fiel déborde du cœur! ne pas pouvoir seulement exiger réparation.

En ce moment un homme enveloppé dans un manteau ouvrit la porte, s'approcha du vieillard qui ne l'entendit point, absorbé qu'il était dans son morne désespoir, lui mit légèrement la main sur l'épaule; le fou se retourna lentement, sans témoigner aucune surprise, et regarda l'étranger.

—Qui êtes-vous? lui dit-il.

—Un voyageur.

—Que voulez-vous?

—L'hospitalité.

Le vieillard se leva.

—Vous l'aurez, jeune homme.

—Pour quelques heures seulement.

—Vous venez de loin sans doute.

Le jeune homme parut un instant sortir de ses rêveries, et, à son tour, se tournant vers celui qui l'interpellait, lui répondit:

—J'ai quitté ce matin le Puy-de-Dôme, et dans trois jours, au plus tard, j'aurai quitté l'Auvergne.

Le vieillard le regarda avec surprise, et s'approchant de lui:

—Vous êtes étranger en ce pays, n'est-ce pas? lui dit-il.

Le jeune homme le regarda à son tour avec surprise, et sembla écouter l'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées, longtemps après que le silence les eut remplacées; puis il l'examina des pieds à la tête: on eût cru à le voir qu'il cherchait à deviner quelque chose dont le sens lui était encore caché; tout à coup il se plaça devant le vieillard, et lui prenant la main:

—Vous êtes Allemand, mon brave, lui dit-il: n'est-il pas vrai?

J'allais vous en dire autant, jeune homme, répondit le vieillard.

Il se fit encore un silence.

L'étranger le rompit bientôt.

—Vous vous êtes fixé dans cette contrée? dit-il.

—Et vous, vous retournez dans la vôtre?

—Je ne sais.

Le fou le regarda encore, mais avec plus d'intérêt que de curiosité cette fois; le jeune homme ne le remarqua nullement et continua bientôt:

—Dites-moi: beaucoup de voyageurs passent dans cette partie de l'Auvergne, n'est-il pas vrai?

Le vieillard fit signe de la tête que oui: et ses yeux inquiets ne quittaient pas] d'une minute le jeune homme.

Celui-ci reprit:

—N'auriez-vous point remarqué une pauvre femme, par hasard?

Le vieillard le regarda plus attentivement encore;

J. B. Maréchal Éd.